

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

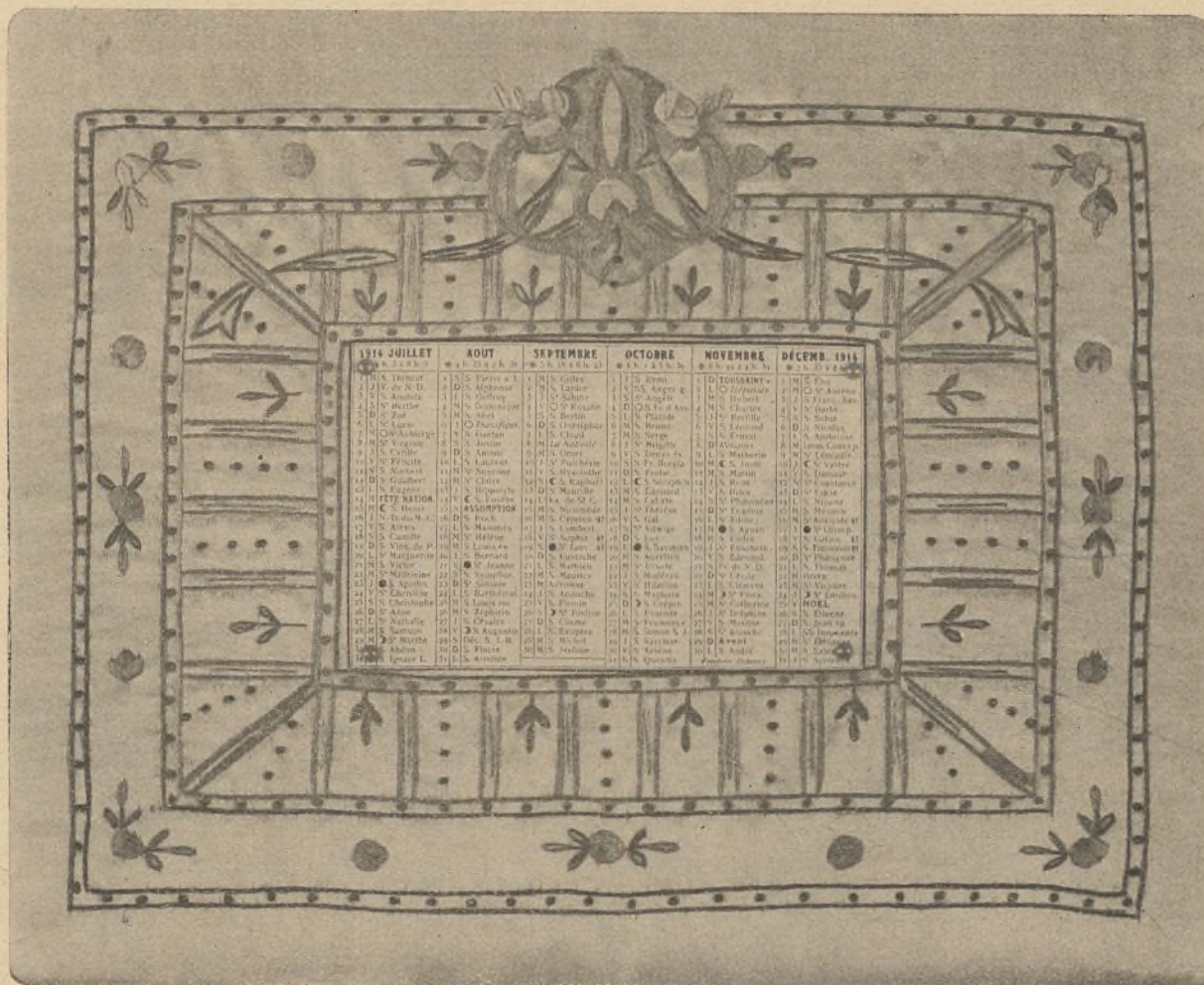
1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1).

CALENDRIER

Fournitures jointes à ce numéro : satin ciel dessiné, échantillonné, rococo rose, coton plat F. M. A. terre cuite, chamois, vert.

Tout comme vos grandes sœurs, vous aurez aussi un calendrier, des plus gentils et des plus faciles à broder, presque un jeu plutôt qu'un travail. Pendant

Si cela vous fait plaisir, je me chargerai volontiers du montage, mais peut-être préférerez-vous l'exécuter vous-même, cela n'est pas bien difficile :



vos jours de congé, quelques heures suffiront pour l'exécuter gentiment. Toutes les lignes droites et transversales qui entourent le calendrier, formant une sorte de cadre, se brodent au point de tige en coton plat chamois de trois tons; entre les fils distants d'un demi-centimètre, vous faites de petits points de nœud, le premier rang chamois clair, le second plus foncé, le dernier terre cuite. Toutes les petites roses sont en rococo, les feuilles, au point de bouclette en luciole vert. Les trois plus grosses fleurs, qui sont au fronton, sont en rococo également et entourées de quelques points au passé évidé; le ruban, qui les entoure, est brodé au point de tige, avec quelques points lancés, en coton plat terre cuite de plusieurs tons.

(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).

prenez un carton fort sur lequel vous tendrez la broderie, repliez le satin autour, retenez-le par des points ou collez les bords; après avoir arrêté le 1^{er} semestre par 4 clous dorés très fins, vous recouvrez l'envers du carton d'une soie fantaisie ou d'une satinette de teinte claire.

Le calendrier peut être monté en chevalet et posé sur un meuble, ou retenu par un ruban et suspendu.

A bientôt, mes petites amies, ce journal vous arrivera au milieu des jouets et surprises; je suis sûre que toutes serez gâtées de mille attentions, jouissez-en bien, soyez heureuses et que l'année entière vous apporte des sourires.

COUSINE CLAIRE.

OUVRAGES DIVERS

Le Chypre.

— Bonjour, tante Patience, nous t'apportons beaucoup de souhaits de bonheur pour l'année qui commence.

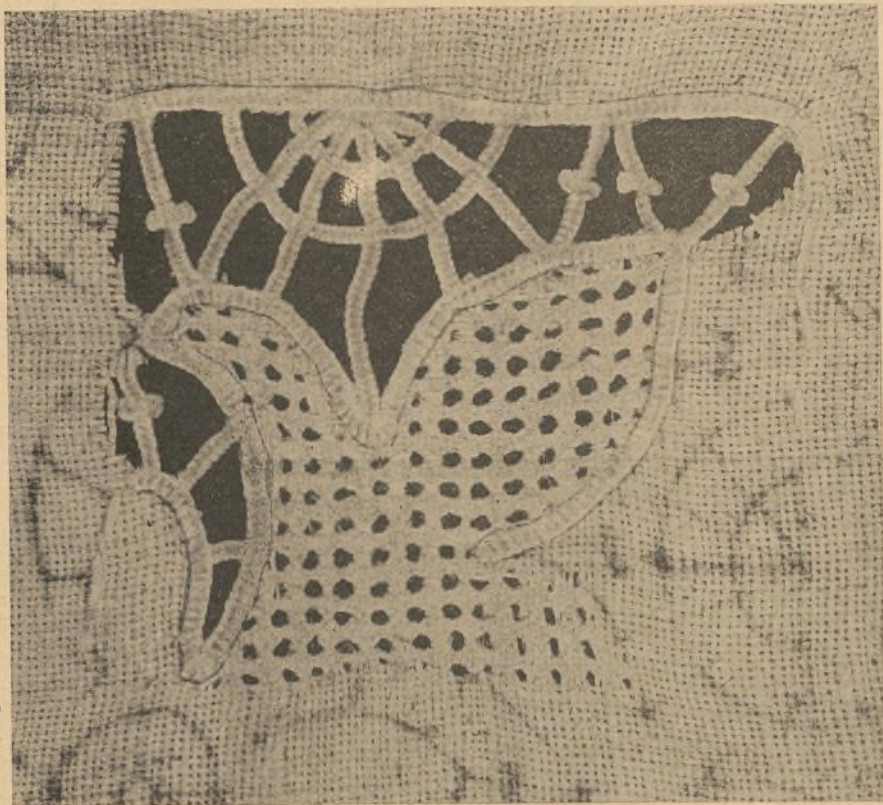


Fig. 1 — Détail du point de Chypre.

— Merci, mes chéries, vous êtes bien gentilles de penser à votre vieille tante, je vous retourne ces souhaits, augmentés du désir que j'ai de vous voir toujours heureuses et choyées. Avez-vous beaucoup de courage à dépenser cette année?

— Oh! oui, petite tante, tu verras comme nous serons raisonnables; tu n'auras plus de reproches à nous faire.

— Eh bien, si vous voulez, nous allons nous mettre à l'ouvrage tout de suite. Asseyez-vous là, en rond autour de moi.

Et d'abord, dites-moi si vous avez aimé le point de Gayant que je vous ai expliqué l'année dernière?

— Oui, oui, tante, tu as encore autre chose comme surprise?

— Oui, Germaine, voici le point de Chypre. Tiens, veux-tu me passer mes lunettes, sur la table, car je n'y vois plus bien clair pour compter les fils.

Pour exécuter cette broderie, on prend de la toile assez grosse pour pouvoir facilement compter les fils.

On commence par monter le travail sur un métier rond, composé de deux cercles encastrés l'un dans l'autre et entre lesquels on retient le tissu.

Ce métier peu encombrant ne se fixe pas à la table. On le tient simplement dans la main gauche. On enfle dans une grosse aiguille du fil n° 60, on attache le fil dans un angle du motif, puis on prend sur l'aiguille 4 fils de toile. On serre ces fils, on fait un second point dans le même trou pour que le jour s'accroisse davantage. On prend alors 4 fils en hauteur, cela forme des petits carrés qui, les uns à côté des autres, forment l'ajourage.

Puis on continue en tendant les fils pour faire les brides. Pour cela, on suit le contour des motifs à points devant et, chaque fois que l'on rencontre le pied d'une bride, on lance 3 fils, en ne prenant la toile qu'aux deux extrémités, puis on revient au point de feston et chaque fois que l'on rencontre un picot on fait 2 ou 3 points de feston en l'air et l'on revient au point de départ; on fait de même de l'autre côté de la bride, et l'on continue celle-ci jusqu'au bord du motif. Lorsque toutes les brides sont terminées, il faut serrer tous les motifs d'un point de feston, cela sert à cacher le pied des brides.

On peut utiliser ce genre de broderie pour faire différents travaux, voiles de fauteuil, cousins, abat-jour, etc.

Pochette à linge de nuit.

— Tante Patience, je voudrais bien te demander quelque chose.

— Quoi donc, mignonne?

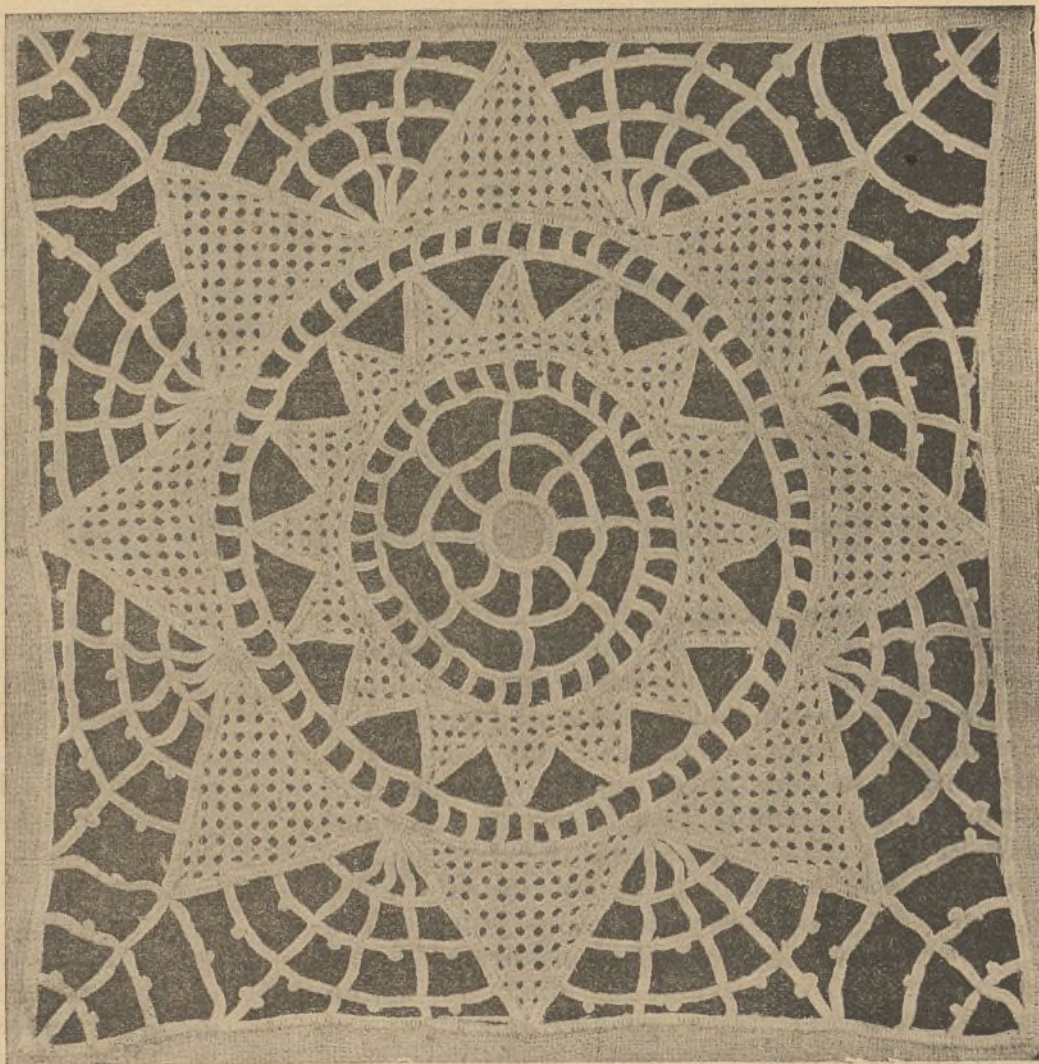


Fig. 2. — Un carré au point de Chypre. Echantillonné avec fournitures : 1 fr. 90. Le métier spécial : 1 fr. 25. L'aiguille spéciale : 0 fr. 15.

— C'est une pochette à linge de nuit; je n'en ai pas.

— Rien de plus facile, petite Monique. J'aime beaucoup mieux savoir ce que tu desires. Regarde un peu ce dessin; te convient-il?

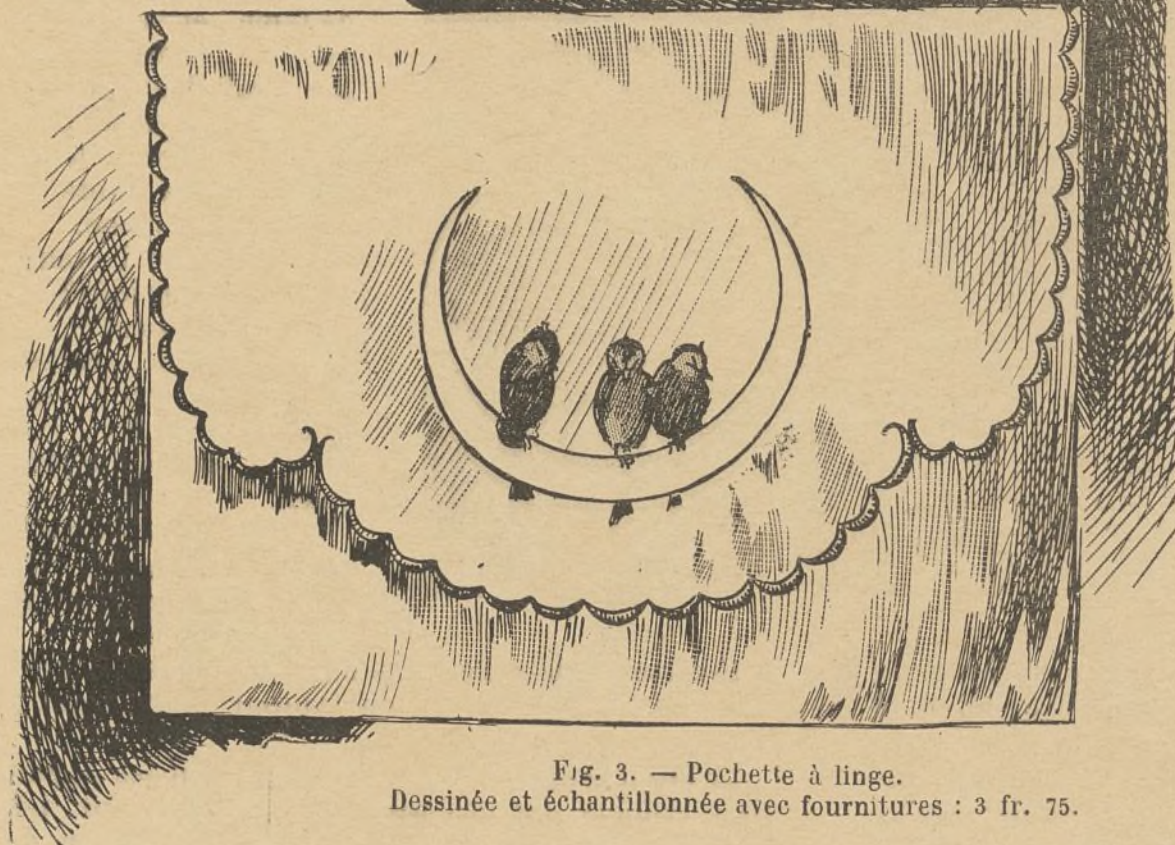


Fig. 3. — Pochette à linge.
Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 3 fr. 75.

— C'est bien amusant, ils dorment sur un croissant de lune, les petits oiseaux! oh! oh!

— Tu pourras faire cette pochette sur un morceau de toile blanche ou encore sur granité. La broderie se fera en couleur. Le croissant de lune sera en point de tige jaune pâle. Les petits oiseaux seront au passé empiétant en gris et brun pour le corps des oiseaux, noir pour le bec, les yeux et les pattes.

Enfin, tout autour du rabat de la pochette, un feston un ton érable, assez rembourré.

La pochette sera doublée de satin rose et la partie non brodée sera pliée en deux et fermée par une couture de chaque côté pour former la poche.

Sac à ouvrage.

Voilà une petite nouveauté qui vous intéressera. Ce n'est rien d'artistique, mais c'est drôle et vite fait.

Sur un morceau de grosse toile gris foncé, mesurant 30 centimètres de long sur 25 de large, reportez le dessin de ce sac.

Toutes les feuilles sont au point de bouclettes en 3 tons de coton perlé vert, une branche foncée, une autre plus claire et ainsi de suite. Ces feuilles sont ornées d'une nervure en point lancé de même ton et la tige est faite au point de tige.

Le quadrillé est fait de 2 brins de soie végétale beige tenus aux angles par des points lancés et au milieu par un point à cheval entre les angles.

Enfin les fleurettes sont formées d'un

point de graine en gros coton lie de vin 3 tons.

Prenez ensuite un morceau de même toile pour le dos, doublez le sac d'une satinette verte. Faites une coulisse dans laquelle vous passez une petite cordelière verte et vous voilà un sac original pour enfouir des trésors.

Trois jolis carrés brodés en couleur.

— Que regardes-tu si attentivement là-bas, Simone?

— Est-ce carré, tante Patience, à quoi est-il destiné? Tiens, il y en a deux. Oh! trois!

— Oui, ma chérie, il y en a trois différents, et si tu veux en faire deux de chaque, par exemple, tu en auras suffisamment pour les réunir et en faire un petit tapis.

— C'est une idée, tante Patience, ce que tu en as,



Fig. 4. — Sac à ouvrages. Planche n° 1.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 3 fr. 25. Tout fait : 7 fr. 50.

tout de même. Jamais je ne saurais trouver toutes ces choses.

— Mais cela viendra tout seul, tu verras!

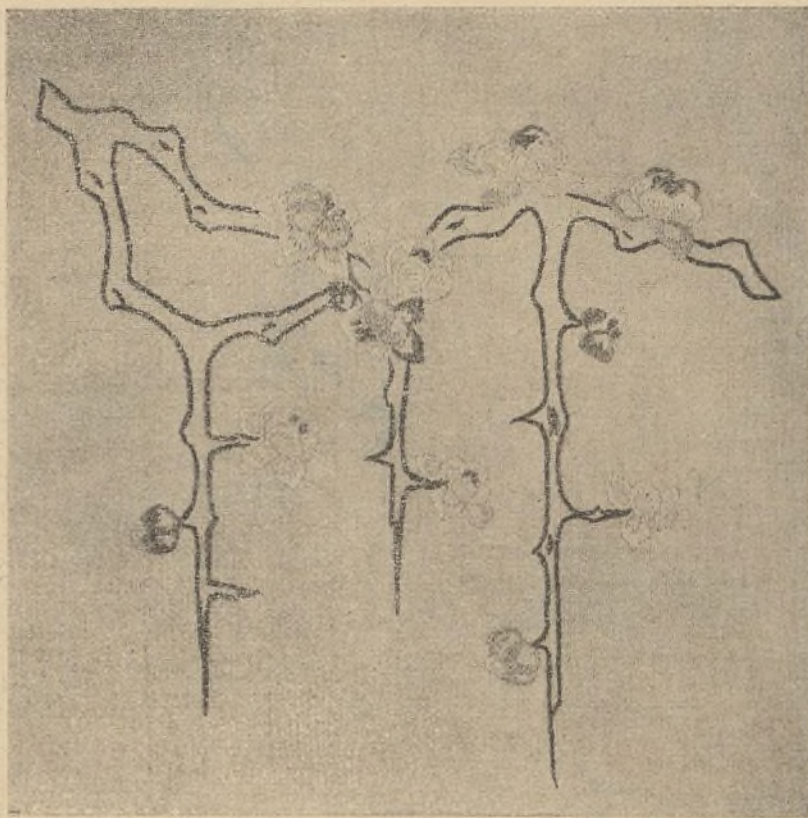
Le premier est orné d'un dessin bizarre; des tiges retombant d'une tige principale, brodées en point de tige vert foncé, et soutenant des fleurettes au passé évidé en 3 tons de rose avec cœur au point de graine jaune pâle.

Le deuxième est orné de glycines mauves, passé évidé 2 tons avec petites boules vertes au passé plat, tiges en brun roux, feuilles au passé évidé vert clair avec nervures et tiges vert plus foncé.

Enfin, sur le troisième, un cygne se promène majestueusement sur les eaux d'un lac, au bord duquel un saule se mire.

Le cygne est brodé au point de tige blanc et grisaille, avec bec et œil noirs, le bord du lac est représenté par un point de tige vert 2 tons ainsi que les brins d'herbe et les arbustes.

Le tronc du saule est roux avec feuilles point de tige vert foncé et feuillage point lancé vert moyen. Chaque carré, tel qu'il est représenté, mesure 20 centimètres de côté.



Tapis pour petite table.

— Tante Patience, il y a longtemps que tu nous a donné un tapis de table, et si je pouvais en broder un ça me ferait bien plaisir, parce que j'en ai promis un depuis longtemps à ma tante et elle me le réclame.

— En quoi le veux-tu? As-tu une idée?

— Oui, tante; je voudrais de grosses fleurs en coton sur une toile grise; j'en ai vu, va, et c'était joli!

— Je n'en doute pas, Monique; voilà un modèle qui s'adaptera à merveille.

Il est en toile grise et mesure, tout fini, 65 centimètres. Il est garni tout autour d'un ourlet à jour.

Le motif principal est un losange dont les angles sont remplis par des petits carrés de 1 cent. 1/2 formés de points en gros coton bleu. Chacun de ces carrés est strié de points lancés: le premier en hauteur, le second en largeur, et ainsi de suite.

Dans chacun des triangles ainsi formés s'encastrent trois grosses marguerites, celle de gauche est en bleu natier assez foncé, la seconde en moyen, la



Fig. 5, 6, 7. — Trois carrés brodés. Planche nos 2, 3, 4.
Chaque carré échantillonné avec fournitures : 1 fr. 25 pièce.

troisième en plus clair. Chaque pétale est formé par un point lancé en très gros coton et éclairé à l'extrémité extérieure d'un petit point lancé en soie végétale crème. Le cœur des fleurs est une succession de points de graine en coton météore brun 2 tons. Les feuilles sont traitées de la même façon que les fleurs, mais en coton vert.

Dans les angles du tapis, les fleurs sont faites avec 4 tons de bleu, les petites branches qui les re-

nous cherchions dans les dessins que j'ai là. Voyons, celui-là? ou celui-là?

— J'aime mieux celui avec le feston et la grande feuille au coin.

— Il mesure, tout fini, 25 centimètres. Tous les contours sont marqués d'un feston bien rembourré à dents inégales. De ci, de là, des amandes et des œillets ornent les dents festonnées.

Un angle est orné d'une large feuille dont les con-



Fig. 8. — Tapis dessiné et échantillonné avec fournitures, tout ajouré : 10 fr. 50. Dimensions : 65 × 65 centimètres.

lient au losange sont en coton perlé vert, point de tige, et les fleurettes en soie végétale même ton, avec cœur au point de graine.

Je te fournirai ce tapis tout dessiné et tout ajouré, si tu veux.

Petit fond de plateau.

— Tante Patience, j'ai un morceau de toile ancienne blanche, que tu m'as donné le mois dernier, je l'ai conservé précieusement. Seulement, il ne me sert à rien, il n'y a rien de dessiné dessus.

— C'est une grosse affaire, ma petite amie, si

tours et la tige sont brodés au plumetis, les nervures en cordonnet. Cette feuille est allégée d'amandes en anglaise.

— Merci, tante, je n'avais pouvoir utiliser ma toile; crois-tu que maman la prenait pour un chiffon et voulait la jeter!

Voile de fauteuil.

— Quel joli voile de fauteuil tu as, tante Patience, il ferait bien mon affaire.

— Je peux t'en doner le dessin, si tu veux. A qui le destines-tu?

— Je voudrais en faire la surprise à maman; figure-toi que papa a brûlé celui du fauteuil avec sa cigarette. Maman était ennuyée; je ferai celui-là, et, sans rien dire, je le mettrai à la place de l'autre.

— Fais-le sur une toile ancienne assez serrée. Toute la broderie est en anglaise à brides; les petites virgules et les petits motifs qui ressemblent à des volants de raquette.

Seules, les grandes lignes sont en cordonnet. Entre les volants une amande en anglaise.

Entre les 3 motifs de broderie, il faudra incruster un entre-deux de Cluny termine en pointe. Pour cela, il faut bien le bâtir à plat sur le tissu, puis on le fixe à points de cordonnet bien serré et on découpe ensuite le tissu en dessous.

La partie inférieure forme 3 grandes dents, celles-ci sont bordées d'une frange à glands, et les 3 autres côtés sont simplement agrémentés d'un petit picot de fil.

Feston pour usages divers.

Ce feston est très drôle, je vous le donne en passant; il sera le bienvenu lorsque vous serez embarrassées pour diverses peti-



Fig. 9. — Napperon carré. Planche n° 5.
(Dessiné et échantillonné avec coton : 1 fr. 75.)

à l'endroit où les deux brides se rencontrent au milieu, on prend les deux épaisseurs ensemble et l'on continue. Il n'y a plus qu'à découper le tissu en dessous les brides comme pour l'anglaise à brides ordinaire, et l'on cordonne tout autour en formant bien les angles. Les œillets, que vous ferez bien ronds, seront aussi en anglaise.

Coussin tapisserie.

— Tante Patience, j'ai un grand projet.

— Ah! pas possible! Et je serais bien curieuse de le connaître?

— J'aime beaucoup faire la tapisserie, quand elle n'est pas difficile,

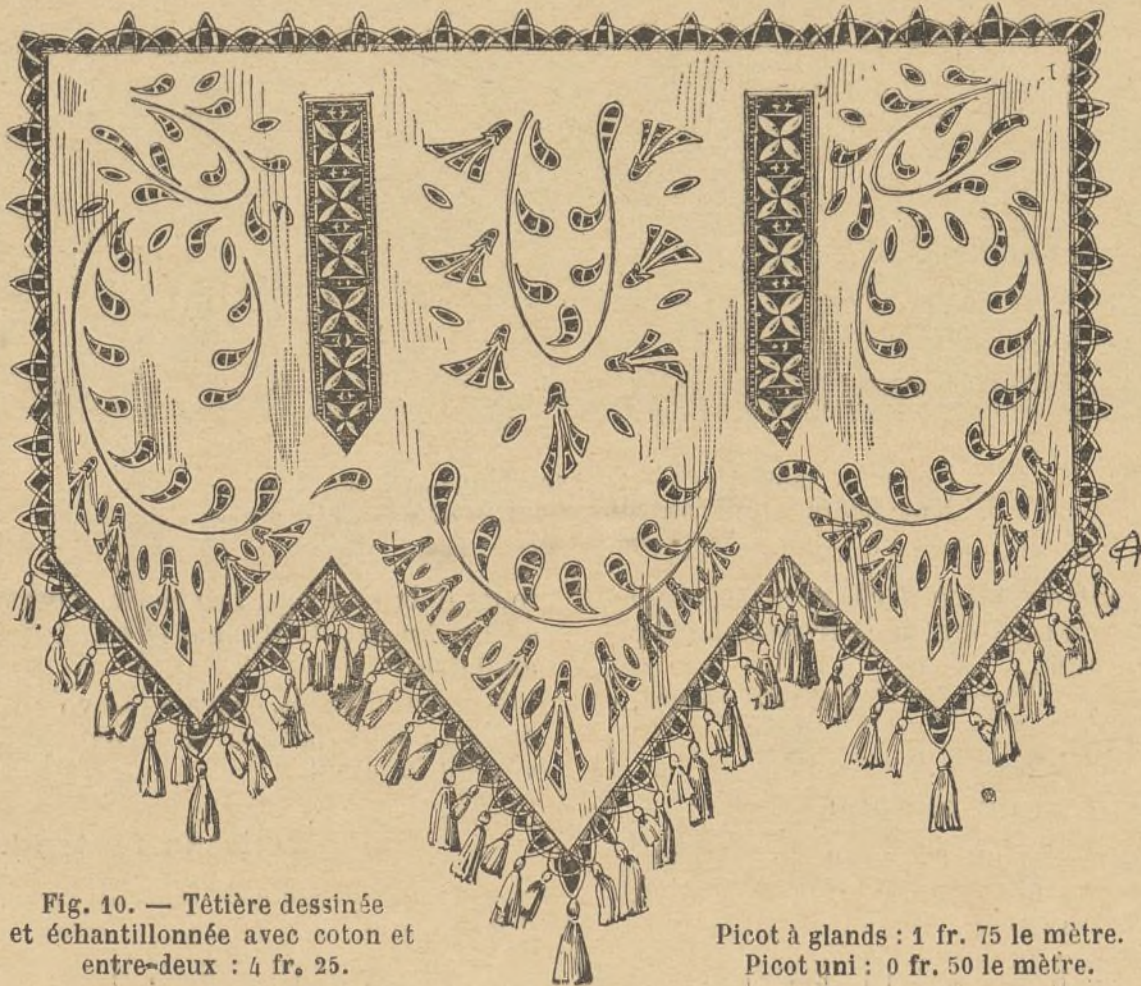


Fig. 10. — Têtière dessinée et échantillonnée avec coton et entre-deux : 4 fr. 25.

Picot à glands : 1 fr. 75 le mètre.
Picot uni : 0 fr. 50 le mètre.

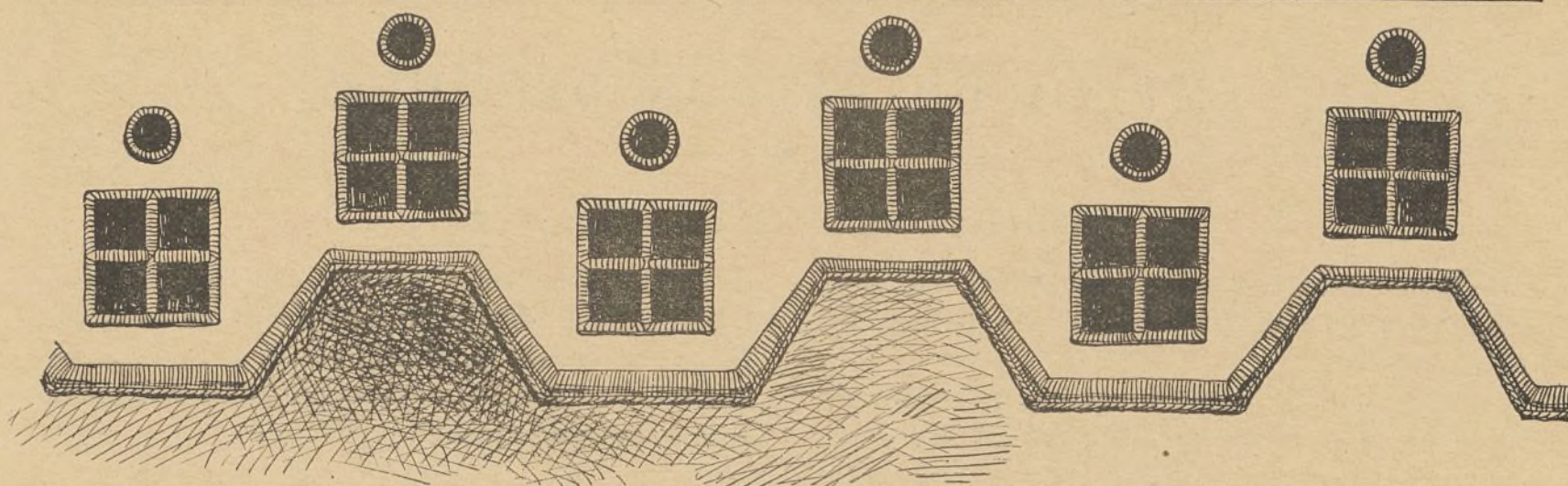


Fig. 11. — Feston lingerie. Dessin piqué d'un coupon : 0 fr. 40.

— Vraiment? Moi qui n'osais pas te proposer ce coussin, craignant qu'il ne t'embarrasse!

— Oh! je saurai bien me tirer d'affaire, s'il est tout tramé.

— Alors, je te le donne et je vais te fournir une petite indication des teintes.

Au centre, une croix est traitée en laine brun roux, le carré formé par les angles, en rouge, la deuxième ligne formant carré, en bois foncé, les motifs baroques qui viennent après, l'un en brun en partant des coins, l'autre vert pâle.

Les grandes lignes coupées aux coins, en jaune pâle, et la bordure finale en rouge, vert, bleu et jaune. Ce coussin mesurera 40 centimètres tout fini, et lorsqu'il sera terminé, en se basant sur le tramé, ce coussin aura un petit genre oriental très amusant.

Il sera monté comme un coussin de pied ordinaire, de préférence un peu haut, avec une bande droite tout autour et doublé de satinette.

Maintenant, Christiane, exerce tes talents, et tu me montreras ton chef-d'œuvre! Attention, ne pas sauter de points, cela gâterait tout le travail.



Fig. 12. — Tabouret en tapisserie. Dimensions : 40 x 40 centimètres. Tout tramé et échantillonné avec fournitures : 38 fr. 50.

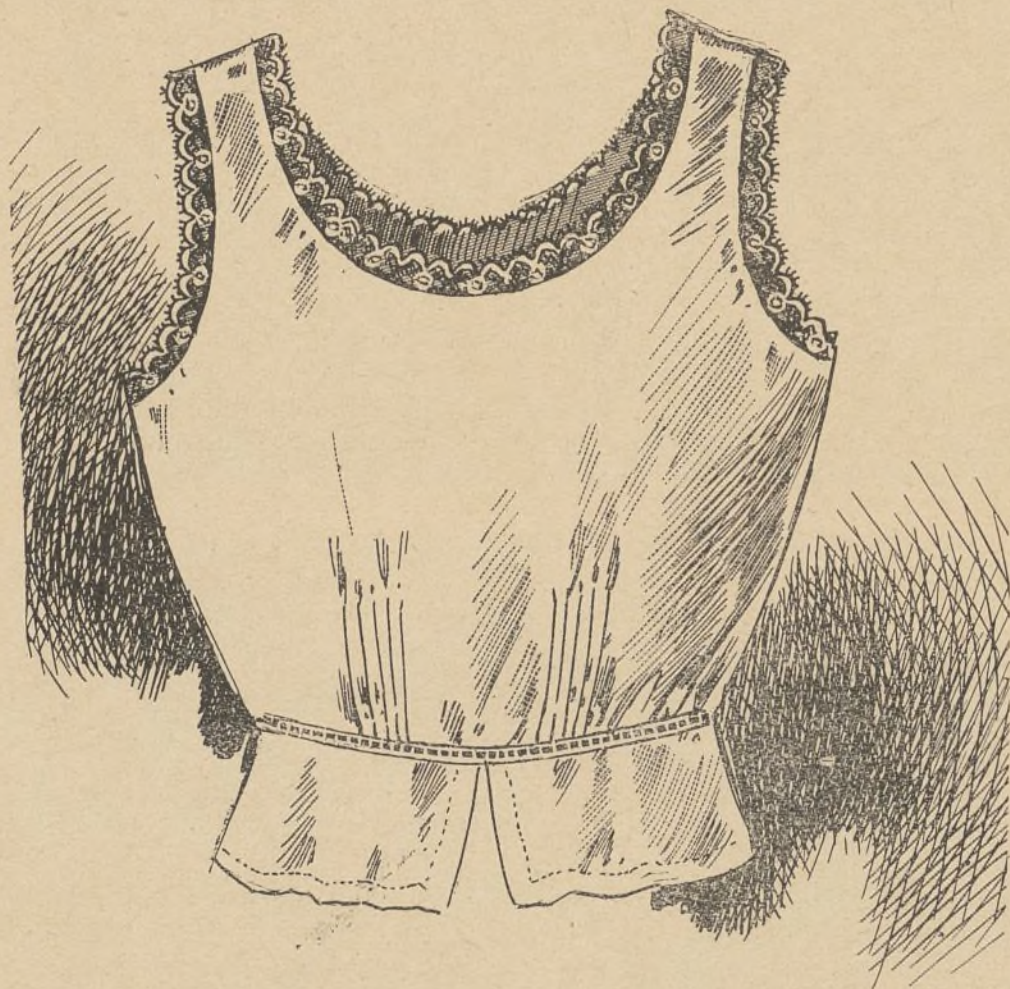
EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

CACHE-CORSET POUR FILLETTE

— Bonne tante Patience, maman m'a fait des compliments pour ma chemise du mois dernier. Je te l'ai apportée.

— Voyons, hum! hum! les points ne sont pas très petits, tu étais donc pressée pour la finir?

du devant, dans le bas, par une épingle, et à quatre centimètres du milieu, de chaque côté, tu feras des petits plis distants les uns des autres de 1 centimètre et hauts de 7 à 8 centimètres. Ces plis devront être faits à tout petits points.



— Non, tante, pourquoi me dis-tu ça?

— Parce que tu n'as pas fait des points de lingère, mais je ne te gronde pas, ma chérie. Il faut bien apprendre.

Pour t'encourager, je te propose de faire le cache-corset assorti, dont je te donne le patron. Il se compose de trois parties : le devant, à couper double droit fil au milieu. Le dos à couper, deux fois droit fil au milieu du dos, et la basque, à couper deux fois. Lorsque tu tailleras le dos, laisse en plus du patron, derrière, 2 bons centimètres de tissu. Il servira pour les ourlets. N'oublie pas de laisser 1 centimètre tout autour pour les coutures. Pour le couper, mets ton tissu bien à plat et fixe ton patron avec des épingles. Pour bien travailler, mignonne, il faut être bien installée.

Tu commenceras d'abord par marquer le milieu

Bâtis ton cache-corset dos et devant ensemble, et fais une couture rabattue très petite. Tu feras de même pour l'épaule. Dans le dos, tu traceras un ourlet large de 1 centimètre 1/2 avec un rentré de 1/2 centimètre et tu le coudras à points de côté. Le côté gauche supportera des petits boutons de porcelaine distants de 5 à 6 centimètres. Sur le côté droit, tu feras des boutonnières.

La basque est ourlée tout autour. Elle sera réunie au corps en rouleauté par un trou-trou qui aura la grandeur de ton tour de taille. Si le cache-corset est un peu large, il faudra, en le montant sur trou-trou, glisser un peu le tissu pour ramener à la bonne dimension.

Enfin, l'encolure et les emmanchures seront bordées d'une valenciennes assortie à celle de la chemise.

LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Sais-tu où tu devrais nous mener, aujourd'hui, oncle Fred?

— Non, mais si vous voulez bien me le dire, je ne l'ignorerai pas longtemps.

— Dans les catacombes.

— Dans les catacombes? D'où vous est venue cette idée?

— Voilà. C'est Jacques qui a envie d'y aller, parce que, au lycée, au cours d'histoire, on lui a parlé des catacombes de Rome. Et il paraît qu'il y en a aussi à Paris! Alors, ce serait amusant d'y aller.

— Je ne pense pas que vous trouviez cela aussi amusant que vous vous le figurez. Néanmoins, je ne demande pas mieux que de vous y conduire, mais ce ne sera pas aujourd'hui.

— Oh! Pourquoi, oncle Fred?

— Parce qu'on doit se munir, pour visiter les catacombes, d'une autorisation spéciale qu'il faut demander plusieurs jours à l'avance.

— Quel dommage!

— Ne vous désolerez donc pas, vous retrouverez ce plaisir une autre fois. En attendant, si je vous faisais une petite leçon sur les catacombes.

— Oui, oui, oui, oncle Fred.

— D'abord, savez-vous ce que c'est?

— Oui, mon oncle. Ce sont de vastes souterrains qui servaient autrefois de sépulture. A Rome, le nom de catacombe fut d'abord spécialement consacré au caveau dans lequel avaient été déposés les corps de saint Pierre et de saint Paul. Mais, un peu plus tard, cette appellation servit pour tous les lieux souterrains qui furent convertis en cimetières publics.

— Très bien, Jacques. Je vois avec plaisir que tu as profité de la leçon qui t'a été faite au lycée. Mais

sais-tu quelle était l'origine de ces souterrains?

— C'étaient des carrières dont on avait extrait toutes les pierres pour construire des villes et qui étaient abandonnées. Les anciens avaient trouvé pratique, probablement, d'utiliser ces vastes galeries pour leurs sépultures.

— C'est une opinion; mais il y en a une autre plus accréditée encore. D'après certains historiens, les catacombes auraient été, pour la plupart, creusées par les premiers chrétiens qui, comme on le sait, avaient un respect tout particulier pour les morts.

— Mais comment ont-ils pu faire un si grand travail, puisqu'on les persécutait sans cesse?

— Les persécutions ne commencèrent pas avec la nouvelle doctrine et les chrétiens furent très longtemps avant d'être poursuivis. Comme les Juifs

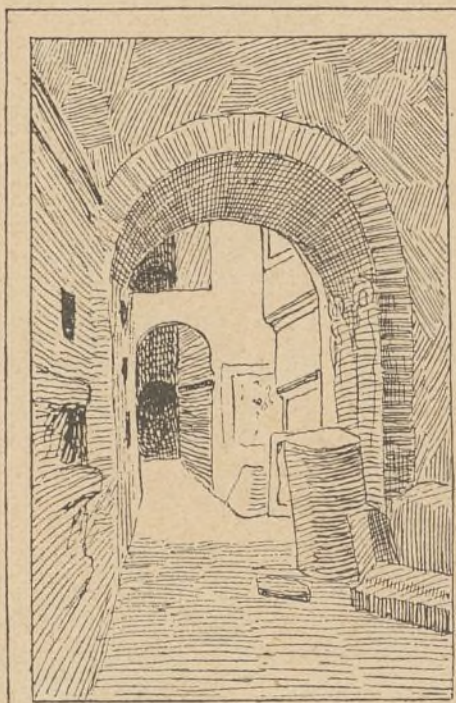
fouillaient, eux aussi, le sol romain pour enterrer leurs morts, ils purent creuser les catacombes sans être inquiétés. Un peu plus tard, aux heures de persécution, ils s'y réfugièrent souvent pour célébrer, en secret, les cérémonies de leur religion; mais un jour vint où l'empereur Valérien interdit aux fidèles l'entrée de leurs catacombes. Le pape Sixte II ayant enfreint ses ordres, eut, ainsi que ses diacres et ses prêtres, la tête tranchée dans une des catacombes.

— C'est horrible!

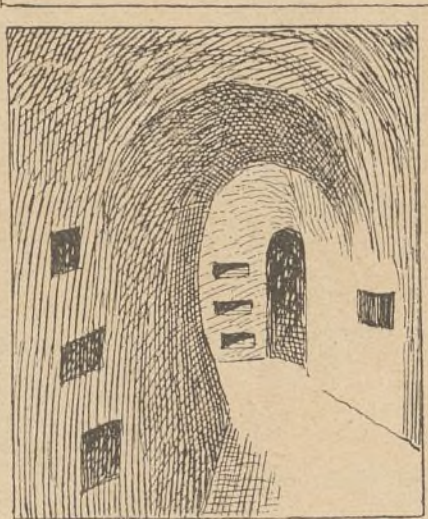
— Oui. Et ce n'est malheureusement pas le seul exemple. L'empereur Dioclétien fit murer, dans une autre, toute une société de chrétiens qui s'y réunissaient malgré ses défenses.

— Que c'est donc épouvantable de penser à toutes ces atrocités commises!

— Cinq siècles plus tard, les catacombes étaient complètement abandonnées, l'habitude ayant été prise d'enterrer les morts dans les églises. On les visitait seulement à titre de curiosité, en souvenir des persécutions et pour rendre hommage aux corps



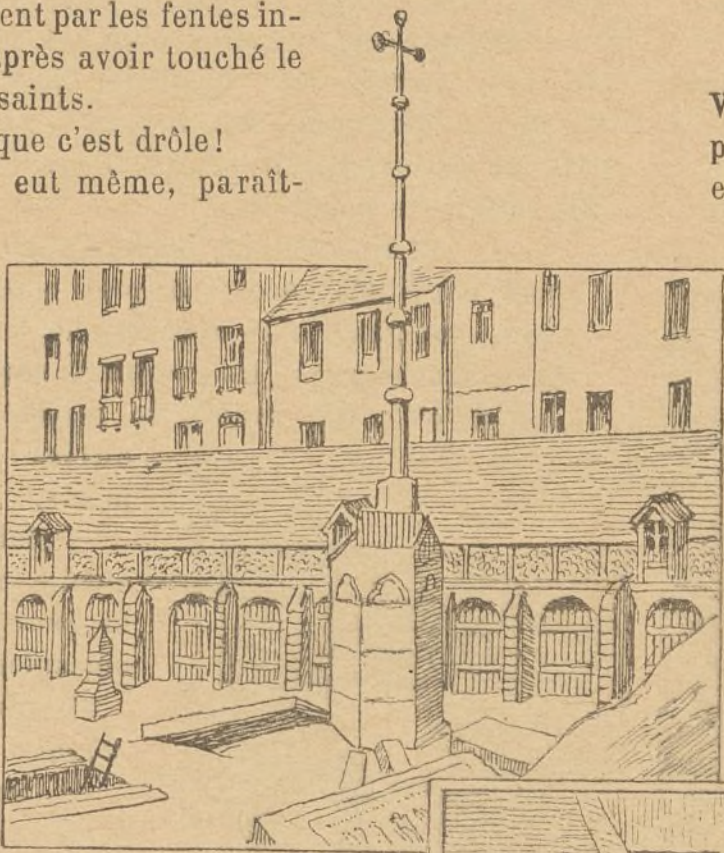
Les catacombes à Rome.



des martyrs. Il venait des fidèles de toutes les parties de la chréienté. Naturellement, tous voulaient emporter quelque pieux souvenir de leur voyage, et voici le moyen qu'ils avaient trouvé pour se procurer des reliques. Ils versaient à profusion des parfums précieux sur la pierre brisée des tombeaux et recueillaient les moindres gouttes qui s'échappaient par les fentes inférieures après avoir touché le corps des saints.

— Oh ! que c'est drôle !

— Il y eut même, paraît-



Le vieux charnier
du cimetière
des Saints-Innocents
(XVIII^e siècle).
d'après Hoffbauer.

il, une reine de Lombardie qui envoya tout exprès un prêtre à Rome pour recueillir et rapporter l'huile des lampes qui brûlaient auprès du tombeau des martyrs.

Si ces détails ne vous intéressent pas, dites-le moi, mes enfants.

— Au contraire, oncle Fred, c'est passionnant. Tu ne continues pas ?

— Que si. Les invasions des Barbares, qui dévastèrent la campagne romaine, interrompirent ce culte. Pour que les reliques ne soient pas profanées, on les mit en sûreté dans les différentes églises de Rome et les catacombes n'eurent alors plus le moindre intérêt. On les oublia même si bien qu'au seizième siècle on les découvrit tout à fait par hasard. Depuis ce temps, ces vénérables monuments des premières années du christianisme n'ont pas cessé d'être visités par des milliers de voyageurs.

— Les catacombes de Paris remontent-elles aussi à une si haute antiquité, oncle Fred ?

— Non, mes enfants, et ce serait une grosse erreur de croire qu'elles ont servi de sépulture aux anciens habitants de Lutèce. C'est tout à fait improprement qu'elles ont été ainsi dénommées, car elles n'ont rien de commun avec la Rome souterraine.

— Comment cela ?

— Elles ne renferment pas, comme celles de la Ville Eternelle, par exemple, des corps conservés par l'embaumement ou réduits à l'état de squelette et logés chacun dans une petite niche décorée de peintures et de tous les objets familiers au défunt.

— Les catacombes romaines étaient ainsi ?

— Mais oui. Tandis que celles de Paris ne sont autres que des carrières dans lesquelles ont été transportés, il y a plus d'un siècle, les ossements que renfermaient les anciens cimetières de la ville. On y chercherait, en vain, un seul squelette entier ; il n'y a qu'une quantité innombrable d'ossements de toute nature et de toute provenance.

— Pourquoi, au lieu de les laisser où ils



Un coin du cimetière (XVI^e siècle).

étaient, les a-t-on entassés dans ces anciennes carrières ?

— Parce que les cimetières, englobés dans la ville, et notamment le cimetière des Innocents avec son charnier, étaient un grand danger pour la santé publique. Les accidents, qui ne cessaient de se produire aux alentours de ce foyer de corruption, émuèrent les habitants du quartier qui s'adressèrent au lieutenant général de police afin qu'on remédiât à ce dangereux état de chose. C'est alors qu'on décida de transporter tous les ossements amoncelés dans le charnier des Innocents, dans les anciennes carrières

situées sous la plaine de Mont-Souris, au lieu dit de la *Tombe-Issoire*, ou *Isouard* du nom d'un célèbre brigand qui exerçait jadis ses rapines aux environs. Par leur rapprochement de la ville, par leur étendue et par la disposition de leurs galeries, ces carrières pouvaient être facilement transformées en cimetière souterrain. C'est ce qui fut fait en 1786; et, le 7 avril 1787, après qu'il eut été procédé à la bénédiction et à la consécration de l'enceinte des nouvelles catacombes, on commença la translation des ossements du cimetière des Innocents qui se prolongea pendant quinze mois.

— Quinze mois! Mais combien était donc grand ce cimetière des Innocents?

— Avec tous les ossements exhumés, par la suite, des anciennes églises, on évalue à six millions au moins le nombre des cadavres dont les squelettes sont maintenant bien alignés le long des parois des galeries des catacombes. Avez-vous encore envie d'y aller faire une petite excursion?

— Je ne sais pas, oncle Fred...

— Eh bien, vous réfléchirez et quand vous serez décidés vous me le direz. Ça vous va?

— Oui, oncle Fred.

— On montrait autrefois aux curieux qui descendaient dans les catacombes, une source découverte lors des travaux et autour de laquelle on avait construit un bassin. Ce bassin était égayé par des poissons rouges, cyprins dorés ou dorades chinoises qu'on y avait jetés au mois de novembre 1813 et qui s'y étaient parfaitement acclimatés.

— Ils y sont encore?

— Non mes enfants. Ils ont disparu depuis longtemps et n'ont pas été remplacés.

— Pourquoi, oncle Fred?

— Je vous avouerai que je l'ignore absolument, mais ce détail n'a qu'une importance secondaire, n'est-il pas vrai?

Maintenant je vais vous laisser vous amuser tranquillement, car j'ai laissé sur ma table, du travail pressé qui attend. Vous n'avez plus rien à me demander?

— Non, oncle Fred.

— Eh bien, au revoir, mes enfants, à la semaine prochaine.

— Au revoir, mon oncle.

MOTS D'ENFANTS

Bébé à la campagne.

Bébé a des étonnements à propos de tout, à la campagne.

Hier, il voyait le soleil se coucher dans l'étang. Il demanda :

— Où va-t-il le soleil?

— Tu vois, il va se coucher.

— Ah! oui, il va dormir.

Un instant après, il entendit des grenouilles coasser près de l'étang.

— Je sais ce que c'est, déclara-t-il. C'est le soleil qui ronfle déjà!

Chez le pâtissier.

Georges, qui a déjà quinze ans, va, un après-midi, chez un grand pâtissier de la Chaussée-d'Antin.

Il demande des biscuits. On lui en présente une assiette. Il mange trois biscuits et demande combien il doit.

— Cinq francs, répond le pâtissier avec un sourire.

— Cinq francs! s'exclame Georges surpris. Alors, j'ai dû avaler par mégarde un biscuit de Sèvres.

L'esprit de Nono.

Nono est à table, bien tranquillement. On apporte une magnifique sole au gratin. Le papa se met à retirer, avec soin, les filets en les soulevant et en les posant autour du plat. Il ne reste plus bientôt, dans celui-ci, que l'arête.

— Ah! papa! s'écrie Nono stupéfait.

— Quoi donc, chéri?

— Tu ne vois donc pas? Le poisson avait avalé un peigne!

Petite réflexion.

Deux enfants se disputent pour un beau fruit posé sur un plat. Pendant ce temps, leur plus jeune frère vient à passer, prend le fruit et le mange.

— Ah! que nous sommes bêtes! s'écrie un des deux aînés.

— Dis donc, parle au singulier, au moins!

— C'est juste! Ah! que tu es bête!

UN ENTÊTÉ

PORTRAIT D'APRÈS NATURE (fin).

Sur la route de Versailles à Ville-d'Avray, une ombre glisse, c'est Armand, l'entêté.

D'un pas rapide, quittant les rues désertes de la ville endormie, il se dirige vers la forêt.

Les feux du chemin de fer, dans un halo de vapeur rougeâtre, lui paraissent des amis; bientôt ils disparaissent dans le soir humide. Le grand bois dresse son mystère devant l'enfant.

Il s'encourage. Ah! certes, il n'est pas ce qu'on appelle « un fort en histoire », mais l'épopée napoléonienne lui revient en mémoire : comme lui devaient être les braves à la retraite de Russie!... Mais eux n'étaient pas seuls!

Ah! si Pierre était là!

Dans son isolement, Armand prête à son camarade, poltron comme un lièvre, les traits d'un héros!

« Si Totote m'accompagnait, sûrement cette brave petite chienne me défendrait. »

Chaque arbre lui semble un géant malfaisant, que le vent incline sur son passage dans un chant lamentable. Les feuilles tournoient et tombent sur le sol avec un bruit sec, qui le fait tressailler, une pluie fine le fouette au visage; mais ce qui le glace d'épouvante, c'est qu'au loin, derrière lui, il entend un pas régulier suivre le sien; quand il se retourne, une ombre semble s'agiter derrière les troncs minces et élancés. Affolé, il court, et l'ombre court aussi!

C'en est trop, Armand se cache le visage dans les mains, et s'appuie défaillant contre un tronc épais.

— Monsieur Armand! Monsieur Armand, n'ayez pas peur, c'est moi!... C'est Louis!

D'un bras robuste, le domestique saisit le garçonnet qui tournoie sur lui-même.

Si quelque anneau magique transportait le lecteur

dans la vaste habitation qu'il a entrevue au début de ce récit, un triste spectacle assombrirait ses yeux.

Dans la grande salle de billard, adossées aux hautes tapisseries, grand'mère et la maman d'Armand regardent avec angoisse l'aiguille de la pendule.

Elle marque neuf heures.

— Qu'est-il arrivé à ce vilain enfant? Louis l'aurait-il perdu de vue? quelque accident serait-il survenu? demande grand'mère qui regrette presque d'avoir tenu tête à l'entêté. Elle ferme l'oreille aux voix masculines qui l'assurent qu'on ne se perd pas dans Versailles.

Les phares de l'auto s'allument à nouveau, les lourdes roues glissent à nouveau dans le bois silencieux et les grosses lumières de la voiture projettent la vie sur la forêt glacée.

Le front contre la vitre, la maman d'Armand interroge chaque carrefour, fouille chaque broussaille, tandis que M. X., le père de l'entêté, cherche à la rassurer.

La trompe de l'auto siffle, siffle toujours plus fort. Enfin, la voiture s'arrête près du groupe que forme Louis et le petit voyageur évanoui.

Le domestique dépose avec précaution l'enfant au milieu des chaudes fourrures, puis il saute sur le siège :

— Pauvre petit! dit-il, il y a longtemps que j'aurais dû l'arrêter; mais fallait qu'il s'apprenne!

Quand Armand s'éveille, il est couché dans sa jolie chambre aux rideaux de cretonne, où les guirlandes roses courent sur le gai mobilier de pitchpin.

Sa confortable robe de chambre est au pied de son lit. Au-dessus de la cheminée, le bonhomme Noël, qu'il a suspendu l'an dernier, se balance à côté



Affolé, il court.

d'un minuscule aéroplane.

Tous ses bibelots d'étagère sont à leur place : à côté de lui, sa belle montre en or bat son tic-tac régulier, car Louis l'a sauvée des mains de l'escroc : le garçonnet croit rêver !

Mais non..., grand' mère anxieuse entr'ouvre la porte ; maman, les traits fatigués, est là ; les yeux malins de la petite cousine — encore rouges de larmes — disent qu'elle connaît l'aventure du marchand de marrons, et qu'elle compte s'en servir !



Armand attire tendrement sa mère à lui.

Papa aussi est là, grave, adossé au bois de lit.

— Maladroitentété ! lui dit-il. La leçon suffira, je pense. Mais tu deviens un grand garçon ; au collège, mon ami, tu apprendras l'inflexible discipline nécessaire à tous !

Armand, l'âme encore endolorie, attire tendrement sa mère à lui, puis il ramène ses couvertures jusque sur son nez.

Devant lui, semble danser une gibecière d'écolier, d'où sort un plumet de Saint-Cyrien, qui devient lui-même un bâton de maréchal de France.

M. C.

POPOMME DÉJEUNE EN VILLE

Chaque dimanche, Popomme, âgée de trois ans, six mois et quelques jours, déjeune en ville.



Elle sonne ! Elle sonne !

Où une si petite fille peut-elle s'inviter quand elle n'est pas, à table, entre son papa et sa maman ou dans sa chambre en face de sa nourrice ?

Tout simplement chez son parrain ! Mais elle y va seule, et c'est en quoi l'aventure est amusante.

Aussi, quand midi sonne, Popomme trépigne d'impatience et se laisse mettre, sans pleurnicher, guêtres et manteau. Leste, elle dégringole l'escalier, remonte celui en face, aussi vite

qu'un lièvre, et, arrivée à la porte, haussée sur la pointe de ses petits pieds, elle sonne, sonne : un vrai carillon ! Car Popomme est assez grande pour atteindre à la sonnette. Cela désespère même sa maman :

— Cette enfant est immense ; si elle continue, à vingt ans elle aura deux mètres de haut ! dit cette mère éplorée. La perspective de devenir un géant n'émeut nullement Popomme : il suffit de la voir presser le bouton de la sonnette, pour être assuré de son insouciance à cet égard.

Qui trouve-t-elle derrière la porte ? L'oncle Paul ! « mon parrain », comme elle l'appelle. Et quel parrain ! Tantôt à quatre pattes il sert de monture à la fillette ; tantôt, s'agitant devant elle, en des contorsions amusantes, il devient son pantin. Certes, à le voir, on ne se douterait pas que ce monsieur écrit des livres très sérieux, très savants à la lecture desquels les petites filles les plus studieuses bâilleraient à se détendre la mâchoire.

Un bon baiser et l'on court ensemble embrasser grand'mère. Hélas ! elle est infirme ; or, Popomme n'aime ni les malades, ni les perclus, il faut autour d'elle qu'on vive, qu'on remue.

Alors, elle va vite au petit coin où sont rassemblés son mouton, son chien, son chat et un canard qui agite le cou dans tous les sens.



Popomme lui met timidement son doigt devant la bouche.

Consciencieusement, Popomme leur met timidement son doigt devant la bouche, puis elle les contemple avec amour, disant :

— Y mord pas !

Cette constatation, qu'elle renouvelle chaque dimanche, la comble d'aise. Paisible au milieu de ses animaux, telle Eve au paradis terrestre, elle attend patiemment l'heure du déjeuner.

Parrain lui offre gravement le bras pour passer à la salle à manger, il l'assied dans sa grande chaise. Alors, elle promène un regard ravi sur le dessert :

— Oh ! les belles grosses petites éclairs que tu as achetées, parrain.

Afin d'arriver vite à cette partie du festin, Popomme engloutit, sans récrimination, cervelle, pommes de terre, etc.

Au poulet, elle a un moment d'hésitation :

— Dis, parrain, il a des dents ?

— Mais non, mignonne, les poules n'ont pas de dents !

— Alors, y mord pas ?

Cette pensée la préoccupe visiblement.

Les impressions sont fugitives dans un cerveau de trois ans, six mois et quelques jours ; assise dans son joli fauteuil d'osier, la bonne femme savoure son café et fume la cigarette que lui apporte l'oncle Paul. Rassurez-vous, elle est de bon chocolat.

C'est l'heure des projets pour l'après-midi.

— Que ferons-nous, Popomme ? Irons-nous Au Jardin d'Acclimatation ?... A la Tour Eiffel ?... Au Cirque ?

Popomme incline pour le cirque : elle aime beaucoup les dames qui passent dans des cerceaux de

papier, et les chiens savants, et les boules de toutes couleurs, que lance Footit !

En attendant le moment du départ, l'enfant dérobe maints bonbons au drageoir de grand'mère. Le canard, qui tourne la tête en tous les sens, regarde, le cou allongé, ces douceurs, objet de sa convoitise. Malgré l'épreuve du matin, Popomme n'a pas confiance : par prudence, elle met la précieuse boîte... derrière l'animal.

— Comme cela, il n'aura pas l'idée d'aller voir dedans !

Avant de partir, la fillette jette un dernier regard à sa ménagerie, répétant, heureuse, le rire dans la voix :

— Y mordent pas !

Pour moi, dans sa prime jeunesse, Popomme a eu maille à partir avec les crocs d'un chien hargneux, ou les griffes d'un faux matou. Ou, peut-être, s'est-elle trouvée en face d'un petit garçon ou d'une petite fille grognon.

Ces enfants-là sont effrayants, surtout les garçons. Ils font si laide figure, qu'on en a peur. Ils baissent le nez, comme le toutou de Popomme, ils aiguissent leurs griffes, comme son chat, ils répondent d'une voix si rauque, qu'on croit les entendre aboyer. Si l'on avait le courage de Popomme, on leur passerait doucement le doigt devant la bouche ; mais on craint de s'enfuir en criant :

« Il mord !... il mord ! »

Ne soyez ni grognons, ni agressives ; alors, à vos côtés vos petites amies se sentiront en sécurité : elles ne craindront pas d'avoir la joue ou le nez emporté d'un brusque coup de dent.

Grand'mère,

M. C.



Elle savoure son café.



L'HISTOIRE D'UN PETIT HOMME VERT



Il n'était pas plus haut qu'une canne à pommeau d'or. Sa maman avait eu la fantaisie de l'habiller d'un costume drôlet en serge, vert-pomme, et d'un petit chapeau mou assorti.

Il était charmant dans cet accoutrement étrange, avec son teint blanc et rose, ses traits fins, ses yeux bleus où semblait dormir une tristesse, et ses cheveux blonds frangés sur le front, et coupés au ras des épaules.

Tommy, ainsi l'appelait-on, avait déjeuné, ce matin-là, chez sa maman, car ce petit ne voyait que rarement sa mère, qui était toujours au loin. Pourquoi? Je ne saurais le dire.

De ne pas être câliné, de ne pas se blottir sur les genoux maternels, le bambin gardait une souffrance, tout au fond de son cœur.

Sous la conduite d'une Miss sévère, il s'ébattait au bois de Boulogne, à la plaine des jeux.

Là, il oubliait tout; ses pieds menus, chaussés de bottes blanches, galopèrent de toute la vigueur de ses jambes de cinq ans.

Sous son bras, il portait, ce jour-là, un énorme crayon rouge, admirablement taillé.

Mystérieux, le petit homme vert disait :

— C'est elle qui me l'a donné! et il riait en répétant :

— Il écrit bien, mais j'aime mieux les sucres d'orge de Rouen, qui sont dedans.

Il soulevait alors le couvercle du fameux crayon, et montrait les quelques bâtons de pomme échappés à la convoitise de ses jeunes dents.

Attentif, il suivait le peuple d'enfants qui lançaient dans les airs de fragiles aéroplanes : il connaissait le nom de chacun.

En habile pilote, il appelait :

— Tiens, un Morane!

— Tiens, un Voisin!

— Tiens, un Kiki!

Sa préférence se portait néanmoins sur deux appareils maniés par un grand collégien : ceux-là n'avaient aucun nom. L'un, un monoplane, en gaze bleuâtre, traçait dans l'espace, des cercles comme une libellule; l'autre, un biplan, avec son fuselage de bambou, était d'une autre importance.

Le marmot, ébahi, tournait tout autour, n'osant pas le toucher :

— C'est celui-ci qui marche le mieux, disait-il au jeune homme, habile constructeur de ce bijou.

— ... C'est celui-ci qu'il faut lancer! »

Et quand le jouet fendait l'air, d'un mouvement régulier, le petit homme vert battait des mains, retenant sa respiration.

Tout bas il pensait :

« On serait bien là-dedans, pour aller rejoindre maman qui part de nouveau! »

En vain les fillettes faisaient tourner autour de lui leurs cerfs-volants, aux formes bizarres; en vain, les gamins se ruèrent autour d'appareils rouges, jaunes ou

verts qui s'élevaient dans les airs, planaient un moment, puis piquaient en avant l'hélice dans le sol, Tommy n'avait d'yeux que pour le biplan.

— Un petit garçon comme moi, ne pèse pas lourd, et serait bien au milieu des cordages!

Cependant Miss s'impatientait :

— Allons, Tommy, circulez, vous allez avoir froid!

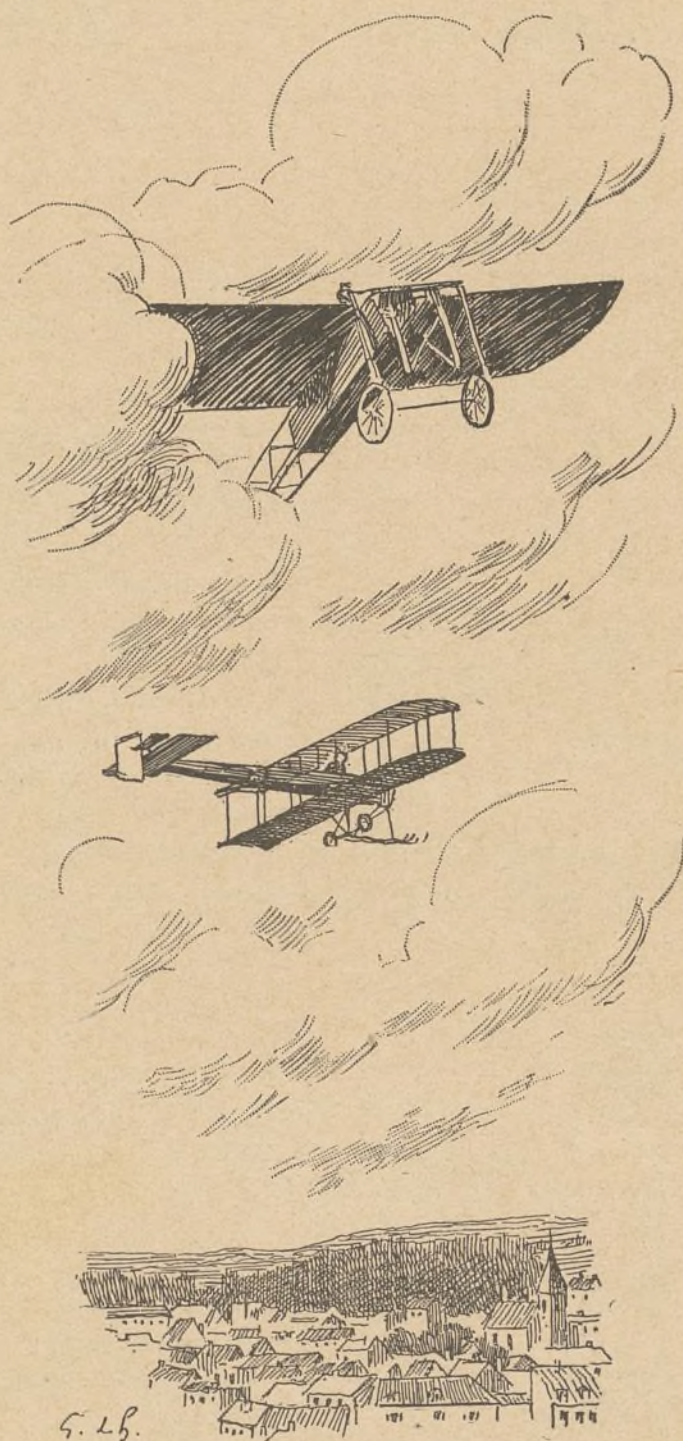
Elle le tirait par le bras, le poussait devant elle, pour le faire avancer.

Mais les yeux de l'enfant allaient alternativement du biplan aux bambins qui, autour de lui, couraient à leurs mères.

Rêveur, il s'en revint à la maison, si loin du monde réel, qu'il n'entendait pas les gronderies de



Le petit homme vert battait des mains.



Une ombre passe au-dessus de lui.

Miss, qu'il ne voyait pas les réverbères s'allumer, ni la nuit se faire noire.

Il se laissa mettre au lit, presque sans en avoir conscience.

Soudain, il est derechef dans la plaine des jeux : l'aéroplane est à côté de lui ; même les petites roues en caoutchouc (oh ! il les a bien vues tout à l'heure), ont un mouvement de trépidation comme au départ.

Sans effort, le petit homme vert se glisse sur le siège étroit, et doucement l'appareil roule puis s'enlève.

Tommy n'a pas peur, il est tout-à-fait à l'aise :

— C'est par là qu'elle est partie, c'est par là qu'il faut aller !

Le biplan obéit, il semble commander au vent.

D'ailleurs, Tommy ne vole pas haut, il file doucement, régulièrement, au-dessus des passants...

Chose singulière ! pas un ne cherche à arrêter le petit aviateur.

A nouveau, des fillettes taquines l'entourent ; autour de lui, elles entre mêlent leurs cerfs-volants : des chauve-souris, des vautours, mais un bon coup au volant, et le voilà très haut !

Cette fois, il est en pleine campagne les arbres sont en-dessous de lui, petits comme des jouets de Nuremberg, et si Miss, effrayée de son absence, court après lui, vue d'ici, elle n'est certes pas plus grosse qu'une poupée.

Une ombre passe au-dessus de lui, c'est un grand aéro. Ciel ! si la grosse machine allait lui tomber dessus !... Ils sont si près l'un de l'autre, et cela ronfle là-dedans : c'en est étourdissant.

Une voix tonnante crie :

— Hé, petit ! que fais-tu là-haut avec ton habit vert-pomme ? Ce n'est pas sérieux ta promenade ? Je vais te prendre avec moi !

— Oh ! Monsieur, je vous en prie, laissez-moi gentiment passer en dessous de vous... Je vais rejoindre maman !

Et l'autre voix de reprendre :

— Dans ce cas, je te laisse ; si mon moteur s'arrête, je suis perdu ! Le tien semble glisser sur les nuages. Va donc, petit roi de l'air, il serait fâcheux que ta maman ne revît pas un joli mignon comme toi !

Déjà l'aviateur est loin.

Tommy côtoie la Seine, il la rase de si près que les gros poissons sautent de l'eau, pour le happer au passage lui et son équipage.

Il vole, il vole ; ne voit-il pas là-bas, tout là-bas, les clochers de Rouen, avec leurs fines arêtes et leurs déchiquetures ?

— Hourrah ! ça y est ! que maman sera étonnée !...

Mais que se passe-t-il ?

Tout chavire : cric, la toile se déchire, crac, le fuselage cède et Tommy dégringole de son lit, car il a rêvé.

A côté de lui, Miss le relève et crie :

— Darling, qu'avez-vous ? Vous avez appelé maman toute la nuit et vous ne parlez que de biplan et d'atterrir.

Le petit homme est dans son lit, avec une forte fièvre. Il pleure à gros sanglots d'avoir manqué son voyage et se console en croquant un sucre d'orge, sorti du merveilleux crayon.

Miss le trouve rouge, agité ; elle téléphone à la voyageuse de revenir vite.

Quand le bambin se réveille d'un long sommeil, sa lointaine maman est là.

Le petit homme se glisse câlin, sur ses genoux, cache ses pieds dans sa robe et balbutie à son oreille :

— Les petits enfants ont besoin de leur maman !... Il ne faut plus quitter ton Tommy : il pourrait tomber d'aéroplane ; mais il est gentil : il n'a pas sali son petit habit vert-pomme !

BRUYÈRE.



UN ARTISTE EN HERBE



Pierre agite triomphalement son premier tableau. Ainsi appelle-t-il un dessin à la plume, qu'il vient de terminer.

Ce tableau, je voudrais vous le montrer; il est intitulé: *Une promenade au Luxembourg*.

Au premier plan, des arbres; plus loin, du gazon, des bancs.

Le peintre futur fait promener dans ce lieu de délices des « Meussiers », comme il écrit; des petits garçons, les uns armés de « serseaux », les autres, de ballons qu'ils agitent.

Un « solda » brandit une épée d'une forme nouvelle, qui ressemble à une rôtissoire. Plus loin, il y a le garde, le fameux garde, la terreur des bambins. Pierre, je ne sais pour quelle raison, l'a coiffé d'un chapeau haute-forme, au lieu de la traditionnelle casquette galonnée.

C'est sans doute par respect pour cet agent redoutable?

Là ne s'arrêtent pas les splendeurs de ce chef-d'œuvre : le ciel du tableau est semé de dirigeables, d'aéroplanes, dont la profusion doit émerveiller les promeneurs. Une bicyclette s'égare dans une allée, sous le regard placide du garde, pacifique, comme pas un gardien du square n'a été.

Grand'mère arrive au moment où Pierre écarquille les yeux devant son dessin.

— Donne-moi ton tableau, demande-t-elle, je le ferai encadrer!

Encadré? Le gamin n'en croit pas ses oreilles! Son tableau sera entouré d'une belle baguette d'or, comme les tableaux de la galerie de papa!... Son œuvre prendra place au milieu des cadres de grand'mère, qui lui fait signer son chef-d'œuvre : « Pierre X. âgé de cinq ans neuf mois. »

Rien ne grise comme la gloire! Le bonhomme, enivré de son succès, prend de l'embonpoint, ne dort plus, et se sent le cerveau tout drôle.

Le pauvre petit ignore le travail obscur, lent, puis prestigieux où s'élaborent les belles et grandes choses.

Madeleine, qui a huit ans, est préoccupée, elle, de l'orthographe fantaisiste de l'artiste en herbe. Bien que ses notions de grammaire soient assez vagues, elle voudrait changer l's du « serseau » et ajouter un t au « solda », car Pierre a cru utile d'inscrire un texte sous chaque personnage.

Grand'mère proteste :

— Laisse..., quand ton frère aura vingt ans, il verra avec plaisir son œuvre intacte!

Quelques jours plus tard, Pierre se rengorge devant « son tableau » encadré d'un fin rinceau d'or, et suspendu en bonne place.

Ça y est! Il est consacré grand peintre! Pour un peu, il serrerait la main des amis de papa qui ma-

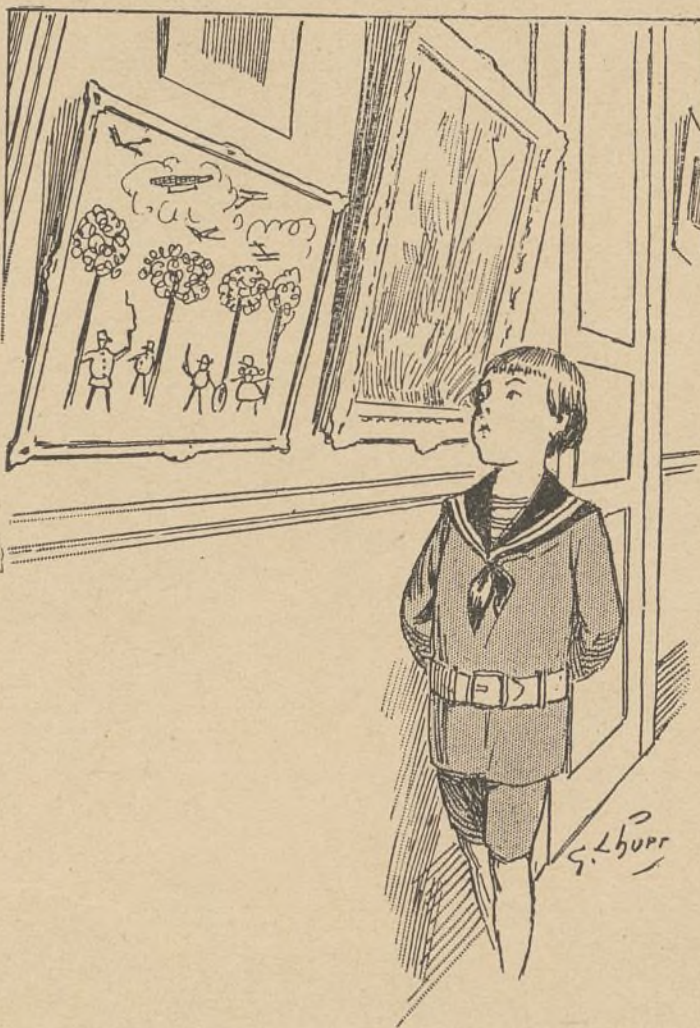
nient le pinceau, en les appelant « cher collègue ». Mieux, il ne serait nullement étonné de trouver son nom dans le Catalogue du Salon.

A tout venant il offre une de ses œuvres, et, ce qui est plus grave, il illustre les murs de l'appartement de maman, sans souci des gronderies ni des punitions.

Vous riez de son aplomb? Hélas! Pierre n'est pas seul de son espèce.

Qu'un grand-père indulgent complimente une fillette, d'une fable gentiment récitée, et la petite se croira digne de la *Comédie-Française*.

Qu'une maman s'extasie sur un ourlet, où les points courent réguliers les uns derrière les autres, et l'enfant s'estimera une fine lingère.



Pierre se rengorge devant son tableau.

Qu'on applaudisse une polka esquissée avec grâce, par une mignonne, et la mignonne pensera égaler l'écuyère en robe vaporeuse, qu'elle applaudit au cirque.

Ces enfants-là, passez-moi l'expression, « se gobent » ; ils croient « que c'est arrivé ».

Chercher à faire mieux, toujours mieux ! Tel est l'idéal des modestes et des grands artistes.

Pierre n'est pas sot, il a surpris ce secret, un jour qu'il accompagnait papa chez un peintre illustre.

A voir l'artiste dessiner, tâtonner et parfois jeter avec découragement le pinceau, pour le reprendre ensuite, l'enfant a compris que son naïf barbouillage à lui n'est rien et qu'en l'encadrant grand mère a, tout simplement, voulu avoir un souvenir de son petit-fils.

Pierre ne se vantera plus de ses tableaux, lors même qu'il aurait la « grande médaille ». Et il l'aura, j'en suis sûre !

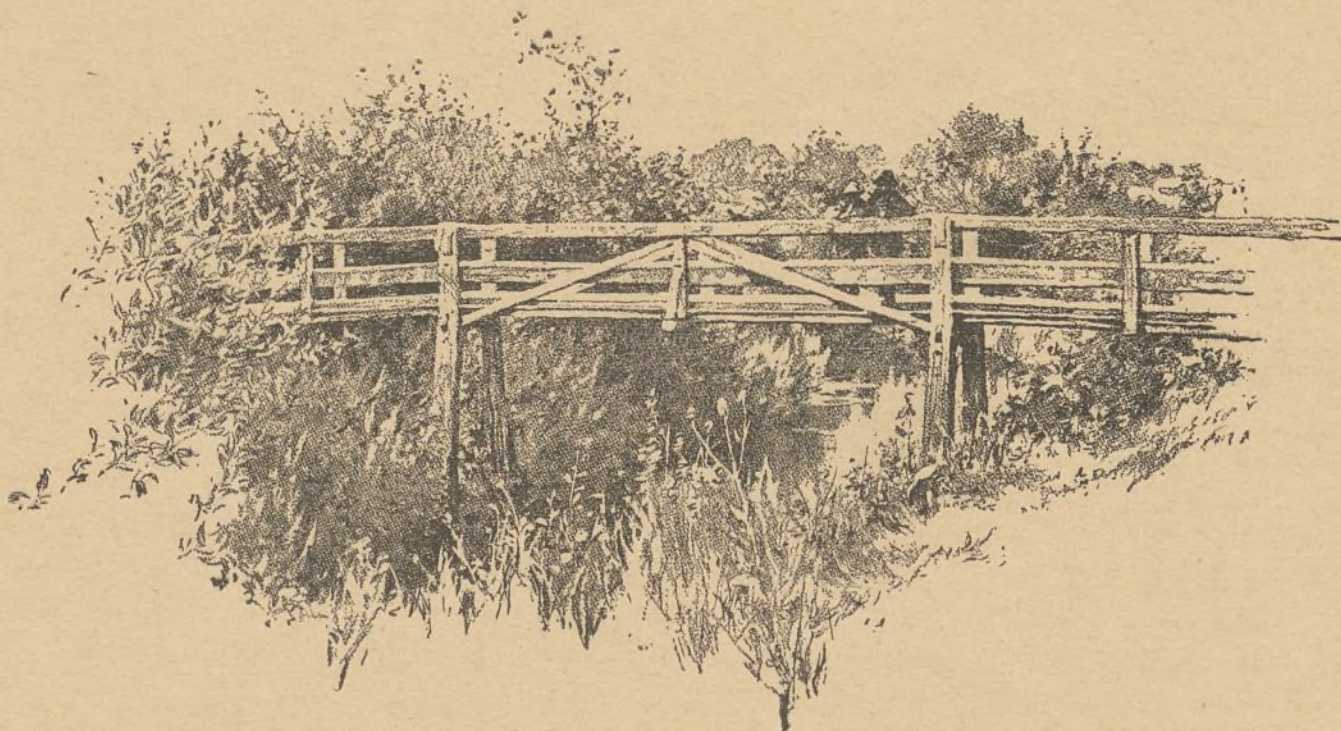
Vous serez alors de belles dames avec des robes longues et des cheveux relevés en chignon, et vous irez admirer ses chefs-d'œuvre. N'oubliez pas de



Il comprend que son naïf barbouillage n'est rien.

lui demander à voir son premier tableau, celui qu'il a peint, alors qu'il n'était qu'un artiste « en herbe ».

M. C.



HISTOIRE ET HISTORIETTES

C'était au troisième siècle de l'ère chrétienne. La nuit était sombre et froide. Des hauteurs du mont de Mars, où venaient d'être décapités trois martyrs chrétiens, un lugubre cortège descendait vers la plaine s'étendant au nord de Lutèce, par un chemin à peine frayé dans les broussailles.

Ce cortège était composé de cinq personnes dont les allures étaient pleines de mystère et qui paraissaient ne pas se soucier d'être entendues ni rencontrées.

Par l'étroit sentier, la descente était difficile, d'autant plus que l'obscurité était profonde. Enfin le groupe parvint tout de même au pied de la colline qui, à partir de cette nuit, devait prendre le nom de Mont des Martyrs (Montmartre) et quatre des personnages qui le composaient semblèrent hésiter sur la direction à prendre.

— Avancez toujours, dit alors la cinquième personne, une femme enveloppée d'un long voile sombre; avancez, nous n'avons pas de temps à perdre. Personne ne nous a suivis!

Sur cet ordre, le cortège se remit en marche sans mot dire.

Les quatre hommes, quatre bourreaux de Lutèce, avançaient lentement, car ils maintenaient sur leurs épaules une large civière recouverte d'un drap noir et qui paraissait fort lourde.

Sur cette civière, en effet, reposaient trois corps privés de tête et appartenant à saint Denis, saint

Rustique et saint Eleuthère, les trois apôtres qui avaient scellé de leur sang leur foi religieuse.

Quelques milles étaient parcourus lorsque les quatre hommes se retournèrent vers la dame voilée, comme pour une interrogation.

— Avancez toujours, dit-elle de la même voix basse que quelques instants auparavant, une voix toute vibrante de sanglots comprimés; nous sommes bientôt au terme de notre course.

Les porteurs reprirent leur marche cadencée.

Comme ils arrivaient à un champ récemment semencé, situé sur les bords de la Seine, à six milles environ de Lutèce, la femme, une noble Romaine, du nom de dame Catulle, que saint Denis avait convertie au christianisme, donna enfin l'ordre d'arrêter.

— C'est ici, dit-elle simplement en se jetant à genoux

sur la terre humide.

Tandis qu'elle priait, les bourreaux s'étaient munis des pelles et des pioches qu'ils avaient dissimulées sous le drap noir et se hâtaient de creuser la fosse qui devait recevoir les dépouilles ensanglantées des trois martyrs.

— Nivelez bien le terrain, recommanda dame Catulle, lorsque la terre eut recouvert les trois corps allongés côte à côte. Si le gouverneur romain découvrait cette sépulture, il la ferait certainement profaner.

Les bourreaux obéirent, car ils avaient leurs rai-



Un lugubre cortège descendait vers la plaine.



Elle s'immobilisa sur la tombe.

sons aussi pour que la tombe des apôtres ne fût pas retrouvée. Ils avaient reçu l'ordre formel de jeter les corps dans la Seine et ils eussent payé cher leur trahison.

La funèbre besogne était achevée lorsque dame Catulle demanda :

— Voulez-vous me rendre un dernier service? Roulez jusqu'ici cette pierre. A cette prière, deux des bourreaux soulevèrent le bloc informe indiqué par

la jeune Romaine et le déposèrent sur le terrain fraîchement remué.

— Merci, dit alors cette dernière, je n'oublierai pas votre obligeance, mais il est temps de nous séparer maintenant, car le jour va paraître et il ne faut pas que vous soyez vus en ma compagnie, ni même dans ce lieu si près de ma demeure.

— Pardon, noble dame, dit un des quatre hommes, la pierre n'était pas comprise dans le prix... Ce que nous en avons fait, c'était pour vous obliger. N'ajouterez-vous pas un petit supplément?

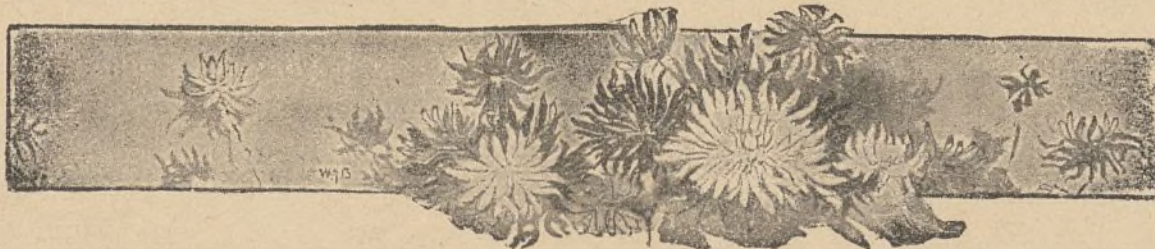
Une parole d'indignation monta aux lèvres de dame Catulle qui avait payé largement, déjà, la besogne des bourreaux. Mais elle se contint et, sans mot dire, distribua aux quatre personnages les pièces de monnaie que contenait son escarcelle. Puis elle les regarda s'éloigner...

Quand elle fut bien seule, elle s'immobilisa sur la tombe des trois martyrs, dans l'attitude d'une fervente prière qu'elle acheva à haute voix en levant les yeux au ciel.

— O! saint Denis, dit-elle, apôtre qui m'a fait connaître le vrai Dieu, une pierre informe recouvre à cette heure ta dépouille, mais un jour la Gaule convertira cette pierre en un tombeau magnifique que fleuriront tous les grands de la terre!

Avant la réalisation de la prophétie de dame Catulle, de nombreux martyrs furent encore persécutés. Mais un jour vint où la paix fut donnée à l'Eglise. C'est alors que les fidèles édifièrent sur la tombe de saint Denis, devenu le patron de la Gaule, une basilique qui devait, en se transformant au cours des siècles, aboutir au splendide monument qui devint le lieu de sépulture de tous les rois de France.

Ainsi s'accomplit la prophétie de la noble Romaine convertie au christianisme par saint Denis.



CHAPERON ROUGE

CONTE DE NOEL

On l'appelait « Chaperon-Rouge », elle n'était parente, cependant, ni de près, ni de loin, de celui qui fut croqué par le loup.

C'était une petite villageoise; elle portait une capeline écarlate et une pèlerine de même couleur; à cause de cela, les paysans l'avaient surnommée : « Chaperon-Rouge ». A deux lieues à la ronde, on la connaissait sous ce nom.

C'était une très pauvre petite fille qui n'avait plus ni papa, ni maman, ce qui la rendait plus pauvre encore.

Elle habitait avec sa mère-grand, une mesure délabrée au milieu du bois. La maison et la vieille étaient aussi usées l'une que l'autre; mais l'une, par amour du sol, l'autre, par amour de sa petite-fille, tenaient bon et résistaient aux vents et à la destruction.

Dans cette demeure, il faisait pauvre, pauvre, comme dans l'étable où naquit Jésus.

Mère-grand, pliée en deux, ne pouvait plus travailler : de-ci, de-là, elle ramassait du bois mort dans la forêt; mais c'était tout. Chaperon-Rouge s'ingéniait à les faire vivre toutes deux.

Selon la saison, elle cueillait la salade dans les prés, elle emplissait de fraises odorantes de mignonnes corbeilles de jonc tressé, ou d'énormes champignons s'épalaient dans ses paniers.

Parfois aussi, quand l'automne avait balayé les dernières feuilles et que le froid piquait fort, elle recueillait la prune au corsage violacé.

Armée de ses richesses, elle descendait au village.

« Tiens, voilà Chaperon-Rouge ! » disaient les bonnes femmes. Et, comme c'étaient presque toutes des mamans, elles se disputaient la marchandise de la pauvre. L'une joignait à la piécette une miche de pain chaud, l'autre y ajoutait un bol de lait.

Ainsi, mère grand et l'orpheline vivaient, ou mieux, végétaient. La jupe de la petite s'effrangeait, ses sabots s'en allaient, sa pèlerine et sa capuche, détremées par la pluie, avaient perdu leur belle couleur du temps des contes de fées. Mais qu'y faire ? Toutes les fillettes n'ont pas le bien-être à portée de la main !

Chaperon-Rouge n'était pas triste. Elle entendait, dans les bois, des chants infinis, connus d'elle seulement, elle ne craignait pas la rencontre du loup et mangeait, à sa

fantaisie, toutes les mûres accrochées aux buissons; mais quand, d'aventure, à la fête du village, elle voyait des enfants se serrer contre leurs parents, son cœur éclatait.

« Qu'ils sont heureux ! Un papa, une maman..., des frères et des sœurs roses et joufflus avec qui jouer ! » pensait-elle.

Voilà qu'un soir d'hiver, Chaperon-Rouge s'était attardée au hameau. Le gel fendillait la terre, elle glissa dans la neige et tomba

dans une fondrière. Elle y resta longtemps inanimée, puis elle essaya de se traîner jusqu'à la chaumière, et, juste comme elle y arrivait en gémissant, mère-grand, inquiète, ouvrait l'huis pour s'en aller à la recherche de la gamine.

Quand elle la vit en si piteux état :

— Misère de misère ! ma pauvre petiotte, que t'est-il arrivé ?

La « pauvre petiotte » était trop brisée pour le dire, une grosse toux la secouait, tandis qu'elle tremblait de tous ses membres sous ses vêtements rapiécés.

Quand elle fut dans son lit, elle était si pâle que grand-mère eut peur.

— Petiotte, dit-elle, je vais prendre ma lanterne et m'en aller au bourg voisin, quérir le médecin.



Elle partit appuyée sur sa grosse canne.

Et, s'enveloppant de sa vieille cape, malgré les tourbillons de neige, elle partit appuyée sur sa grosse canne.

Chaperon-Rouge n'entendait plus rien, elle souffrait de ses membres endoloris, et la fièvre la menait en des visions lointaines.

A force de marcher, la vieille toute cassée arriva au village, et à force de prier, elle ramena le docteur avec elle dans la nuit noire.

Le médecin prit la lanterne des mains de la mère grand, regarda le petit visage pâle, où brillaient deux taches rouges, appuya son oreille contre le frêle corps de la pauvre, et soupira en entendant

— Vous êtes bon, fait l'orpheline; mais je voudrais... je voudrais tant,... dit-elle en s'agitant.

— Quoi donc? interroge le docteur.

— Je voudrais tant voir votre petite fille! mais il fait trop laid pour l'amener ici, ajoute la petite désolée en joignant les mains sur ses pauvres couvertures.

— Où l'on est bon, il ne fait jamais laid, Chaperon-Rouge, je sais que tu es une brave enfant. Sois bien sage, ne remue pas : quand je reviendrai, je t'amènerai ma petite fille.

Et, glissant quelques pièces blanches dans les mains de la grand-mère, le praticien disparut.



Oh ! qu'elle est belle, fait Chaperon-Rouge.

comme un bruit de machine à vapeur sortir de la faible poitrine.

C'était un papa, et comme il fallait panser les blessures de l'enfant, il lui parla doucement, pour endormir la douleur qui la faisait crier, maintenant.

— Chaperon-Rouge, dit-il, je te reconnais. C'est toi qui viens porter les jolis paniers de fraises, que ma petite fille aime tant!

— Vous avez une petite fille? demande Chaperon-Rouge qui ne pleure plus et questionne curieuse, pendant que sous la main habile les bandages s'enroulent autour de sa pauvre jambe meurtrie.

— Oui, j'ai une petite fille que j'aime beaucoup, et je vais te soigner aussi doucement que je la soignerais elle-même.

Docile, Chaperon-Rouge remue à peine sur son pauvre grabat.

Le jour suivant :

— Grand-mère, dit-elle, le médecin va venir, mets des draps blancs à mon lit.

Mère-grand, empressée, prend, dans la grande armoire, l'unique paire de draps de grosse toile qu'a tissés sa mère et qu'elle garde, elle, tel un trésor.

— Maintenant, grand-mère, va dans le bois et coupe des branches de houx, fleuri de baies rouges.

Mère-grand, de ses vieilles jambes, s'en va à la forêt, et de sa faucille fait tomber le houx hérissé de piquants qu'elle rapporte sur son vieux dos.

— Pique-le en touffes sur mon lit, décores-en l'âtre : que ce soit joli, dit la malade en toussant.

Toc! Toc!... le docteur entre.

— Tu vois, dit-il rieur, je t'amène ma petite fille, es-tu sage?

— Oh! qu'elle est belle! fait Chaperon-Rouge extasiée devant l'enfant aux yeux profonds.

La frêle visiteuse regarde l'éclopée :

— C'est chez toi qu'il fait joli, dit-elle de sa bouche mignonne... Quel beau lit tu as, avec toutes ces petites graines rouges!... Jamais je n'en ai vu de pareil!... Laisse-moi t'embrasser, veux-tu?

— Si je veux! s'écrie l'orpheline étonnée et ravie de voir des yeux d'enfant se mirer dans les siens, et de sentir des boucles soyeuses s'incliner sur son front brûlant.

La visite terminée :

— Tu revien-
dras? je suis tou-
jours seule! mur-
mure Chaperon-
Rouge, presque
dans un sanglot.

Sérieuse, la pe-
tite étrangère re-
prend :

— Oui..., avec
papa..., mais...,
j'y pense! C'est
demain Noël! En
la nuit prochai-
ne, alors que le
givre frange nos
toits, il est un
enfant mysté-
rieux qui par-

court le monde, portant aux petits des jouets et des joies. Il habite là-haut, au dessus des nuages et s'appelle Jésus, ou bien encore petit Noël! Prie-le de venir à côté de toi, sûrement il t'apprendra les jeux du paradis.

Alors, jusqu'au soir, Chaperon-Rouge rêve de cet enfant merveilleux, plus beau que la petite fille du docteur, et qui vient de si loin!

Ding dong, ding dong! font les cloches lointaines en un carillon de fête.

— Grand'mère, dit la pauvrete, va-t'en à la messe de minuit. Entends-tu les cloches? Oh! qu'elles sont joyeuses pour accompagner Petit Noël en son voyage.

— Que non, petiotte, je n'y vais point, tu resterais seule.

— Oh! si, grand'mère va entendre les jolis chants. Tu fermeras la porte et, sage, j'attendrai ton retour.

Grand'mère, alors, chausse ses sabots et descend, clopin-clopant, les chemins pierreux, couverts de neige, qui mènent à l'église.

Dans la chaumine, à travers les carreaux étroits de la fenêtre, le ciel bleu, le grand ciel étoilé de décembre, jette sa clarté, tandis que l'âtre envoie de loin en loin, le crépitemment de sa grosse bûche avec des reflets rougeâtres.

Le son des cloches monte toujours plus joyeux; Chaperon-Rouge les écoute, recueillie. Soudain, elle entend une harmonie délicieuse, jamais la forêt n'a

chanté, pour elle, si douce musi-
que.

Est-ce une ber-
ceuse que lui
murmurait autre-
fois sa mère?

Peut-être la
plainte du vent
dans les branches
dénudées. La fil-
lette tend l'oreil-
le, joint les
mains, baisse les
yeux.

Quand elle les
relève, dans la
masure qui s'il-
lumine, un en-
fant vêtu de lin,
le front nimbé
d'or, s'avance

vers elle. Sur les cheveux de l'orpheline, il pose un baiser et sa main s'arrête sur la poitrine déchirée par la toux :

— Je suis, dit-il doucement, Celui que tu espères, comme toi, je fus pauvre et j'eus froid. Tes misères sont finies! Tu n'es plus orpheline! C'est Noël! c'est la joie; en des plaines infinies tu joueras avec moi!

Et tandis que les anges aux longues ailes lui forment cortège, la petite âme délivrée s'envole en paradis.

Mais, afin qu'il n'y ait pas de larmes en cette nuit radieuse, mère-grand, dans son banc à l'église, s'endort doucement, pour ne plus s'éveiller!

BRUYÈRE.



Sur les cheveux de l'orpheline, il pose un baiser.



☆☆☆

☆☆☆

A. MUSETTE.

Ayuntamiento de Madrid